

Beauvoir in love

DU MÊME AUTEUR

Essais

- Quand les Bretons peuplaient les mers*, Fayard, 1979 et 1988.
Quai des Indes, Fayard, 1992.
Julien Gracq et la Bretagne, Blanc Silex, 2000.
Le Bonheur de faire l'amour dans sa cuisine et vice versa, Fayard, 2004.
À la recherche du Royaume, Maren Sell, 2008.

Romans

- Le Nabab*, Jean-Claude Lattès, 1982.
Modern Style, Jean-Claude Lattès, 1984.
Désirs, Jean-Claude Lattès, 1986.
Secret de famille, Jean-Claude Lattès, 1989.
Histoire de Lou, Fayard, 1990.
Devi, Fayard/Jean-Claude Lattès, 1992.
L'Homme fatal, Fayard, 1995.
Les Hommes, etc., Fayard, 2003.
Au Royaume des Femmes, Fayard, 2006.
Les Naufragés de l'île Tromelin, Michel Lafon, 2009.
La Forêt des 29, Michel Lafon, 2011.

Biographie

- L'Inimitable, Cléopâtre*, Fayard, 1998.

Autobiographie

- La Maison de la source*, Fayard, 2000.

Beaux livres

- La Guirlande de Julie*, Robert Laffont, 1991.
Vive la mariée, Du May, 1993.
La Vallée des hommes perdus, Éditions DS, 1994, illustré par l'aquarelliste André Juillard.

(suite « du même auteur » page 6)

Irène FRAIN

Beauvoir in love

Michel
LAFON

DU MÊME AUTEUR (SUITE)

Le Fleuve bâtisseur, Presses universitaires de France, 1997, illustré par les photographies de Bérengère Jiquel, ouvrage hors commerce au profit des hôpitaux de France.

À jamais, Albin Michel, 1999.

La Côte d'Amour, Éditions Alizés, 2001, illustré par le photographe Christian Renault.

Les Couleurs de la mer, La Martinière, 2005, illustré par le photographe Philip Plisson.

Gandhi, la liberté en marche, Timée, 2007.

Contes

La Fée chocolat, Stock, 1995, illustré par Laurent Berman.

Le Roi des chats, in *Le Chat*, L'Archipel, 1996.

Le Navire de l'homme triste et autres contes marins, L'Archipel, 2010.

Divers

J'ai trois amours, France Loisirs, 2000.

*Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2012
7-13, boulevard Paul-Émile-Victor - Île de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com

« Rien ne t'arrive sans que tu l'aies laissé se produire. »

Nelson ALGREN

« C'est ma vie, et je l'ai vécue comme je voulais la vivre... »

Le monde réel est un vrai foutoir. »

Simone de BEAUVOIR

AVANT-PROPOS

« *Il m'arrive quelque chose – qu'est-ce qui m'arrive ?* »

Cette phrase sort d'un rêve. Celui que fit Simone de Beauvoir à New York, dans sa chambre de l'hôtel *Lincoln*, à l'aube du dimanche 26 janvier 1947, quelques heures après son arrivée aux États-Unis.

Elle ne parvint jamais à se rappeler ce que racontait ce rêve. Il n'en resta que cette phrase. Et au *Lincoln*, ce jour-là, en dépit de tous ses efforts, elle ne parvint pas à discerner ce qu'elle signifiait. Cependant, la phrase l'impressionna assez pour qu'elle en fasse mention presque aussitôt dans une de ces missives mi-lettre d'amour, mi-rapport qu'elle adressait à cette époque à Sartre – quand ils étaient séparés, elle lui relatait par écrit ses moindres faits, gestes et pensées.

Le rêve se répéta toutes les nuits suivantes, jusqu'au jeudi, sans qu'elle pût en retenir autre chose que cette angoissante interrogation. Simone de Beauvoir, de plus en plus troublée, en reparla donc dans ses courriers à Sartre.

Mieux : dix-huit mois plus tard, elle fit de cette

phrase, à peine modifiée, l'ouverture de l'ouvrage qu'elle publia sur ses voyages en Amérique.

Ses voyages, et non *son* voyage. En effet, entre le songe du 26 janvier 1947 et la publication de ce livre, elle revint trois fois aux États-Unis. Et pour cause : très exactement vingt-sept jours après son rêve, elle avait fait la connaissance d'un homme dont elle était tombée éperdument amoureuse. De son propre aveu, il fut la seule passion de sa vie. C'était aussi un écrivain. Il s'appelait Nelson Algren et habitait Chicago. Lui aussi s'éprit d'elle avec la même passion.

L'insistance de Simone de Beauvoir à rappeler ce rêve, l'étrange « voix muette » qui lui avait parlé et la prédiction – car ensuite, elle parla expressément de voix et d'annonce – m'ont convaincue qu'elle n'avait jamais considéré comme une simple anecdote sa liaison avec Nelson Algren, l'être le moins destiné à la rencontrer. Même si elle ne le criait pas sur tous les toits, elle en était parfaitement consciente : sans lui, elle n'aurait jamais eu l'énergie de s'atteler à son œuvre majeure, l'un des livres les plus importants du XX^e siècle, puisqu'il révolutionna la vie des femmes et, par là même, celle des hommes : *Le Deuxième Sexe*.

Les courriers qu'elle adressa à Sartre dans le vif des événements regorgent de détails sur les circonstances qui entourèrent cette liaison – les lieux, les dates y sont très souvent et fidèlement reproduits, les heures aussi, parfois à la minute près. En les croisant avec les innombrables notations qu'elle consigna, toujours sur le vif, dans les centaines de lettres qu'elle envoya à Nelson Algren, on possède sur leur histoire un puzzle d'informations d'une extraordinaire précision. Une fois ces fragments de vie récoltés, on peut les confronter aux récits des témoins de l'affaire, puis aux confidences

que Simone de Beauvoir elle-même consentit au soir de sa vie. Enfin les *Mémoires* du « Castor », comme l'appelaient ses amis, ainsi que ses romans, contiennent des évocations, parfois très fournies, de ces années de folie amoureuse.

Nelson Algren en parla lui aussi. Romans, poèmes, nouvelles, certains de ses textes sont marqués du sceau de sa liaison avec Simone, souvent de façon cryptée. Les nombreuses missives qu'il adressa à Simone, malheureusement, demeurent à ce jour inaccessibles. Mais il lui arriva de répondre à des journalistes ; et il conserva avec soin les photos prises en ce temps-là, à côté d'un étrange carnet intime qu'il rédigea avec Simone ; pour peu qu'on le confronte à d'autres documents, le secret de leur rupture peut s'y laisser déchiffrer.

Enfin la plupart des décors de leurs amours sont toujours debout, à commencer par la maison du lac Michigan où se déchirèrent les deux amants.

Pour se retrouver dans les versions de l'un et de l'autre, faire la part des errances de la mémoire, des mensonges, des silences, des reconstructions après coup, on peut, comme un juge d'instruction, se rendre sur place et comparer les écrits des deux protagonistes avec la réalité des lieux. Le parcours des amants, souvent drôle, parfois tragique, toujours aventureux, émerge alors du flou. Et devient parfois si précis qu'il semble en attente d'une résurrection.

C'est le pari que j'ai tenté avec ce roman. Une fois réunies les informations disparates où cette histoire s'était perdue, j'en ai donné ma version, au plus près de la vraisemblance humaine.

Car la grandeur de Simone de Beauvoir, à mes yeux, n'est pas celle d'une icône. Encore moins la sévère

majesté d'une déesse oubliée ni de je ne sais quelle sainte martyre du féminisme. Mais celle d'un être humain, comme vous et moi.

Et puis il y a Nelson Algren. Il n'est pas l'amoureux transi à quoi on l'a si souvent réduit. C'est un immense écrivain, un être d'une séduction irrésistible et d'un humour ravageur, résolument engagé dans le camp des pauvres et des opprimés – certains de ses textes auraient pu être écrits ce matin par les protestataires du mouvement des Indignés. Et un vrai, un magnifique amant. Un homme, aussi. Qui dut se mesurer à rien de moins que Sartre.

C'est pourquoi, de plus en plus fascinée, à mesure qu'avancait mon enquête, par le couple improbable que formaient Simone et Nelson – véritables « rock stars » avant la lettre, tant par leurs comportements que par les excès de leur passion –, j'ai choisi de livrer, en toute liberté, *ma* version de leur histoire d'amour en assumant pleinement mon statut de romancière.

Car il s'agit bien d'un roman « inspiré de faits réels », comme on l'écrit parfois dans les génériques de films, ce qui m'a laissé en effet une part de liberté. Néanmoins, s'agissant de personnages réels, et toujours vivants dans la mémoire de certains, j'ai eu le souci, et me suis fixé comme règle, de toujours faire que le plausible soit possible en étayant la documentation de mon ouvrage d'archives préexistantes et de sources précises. J'ai agi comme l'instructeur d'un dossier, en réunissant le maximum d'éléments à la disposition de chacun, ou de documents inédits que j'ai moi-même dénichés, afin de reconstituer le puzzle de cette relation envoûtante.

Mais un certain nombre d'espaces restaient en blanc, du fait de la non-publication des lettres que Nelson

AVANT-PROPOS

adressa à Simone – seuls de rarissimes fragments ont été édités –, et du caractère lacunaire, ou inaccessible lui aussi, de la correspondance de Sartre. J'ai voulu les remplir. En somme, donner vie à cette histoire en transformant ces êtres de chair et de sang en personnages d'un roman – *mon* roman. De même que j'assume la fidélité à la réalité en collant au plus près aux archives, à la documentation et aux sources dont je disposais, j'assume les « échappées romanesques », les reconstitutions, les points de vue, les angles d'interprétation, voire les extrapolations littéraires qui donnent vie à cet ouvrage ; et comme il eût été hypocrite de donner des noms d'emprunt ou de tenter de voiler l'identité des personnages de ce roman qui font partie de notre patrimoine culturel et littéraire, j'assume pleinement cette démarche, car je suis convaincue que l'Histoire peut laisser place à l'imagination, et, parfois, s'en nourrir : l'imagination elle-même peut se montrer rigoureuse.

Irène FRAIN

Paris, le 26 juillet 2012

– I –

Juste avant

« *Il m'arrive quelque chose – qu'est-ce qui m'arrive ?* »

La voix insiste. Résonne dans le noir de la chambre. Le corps se débat, s'efforce de gagner les eaux claires de la conscience. La gangue du sommeil se fend peu à peu mais la sensation d'étouffement perdure. Sûrement le chauffage. Il est à fond.

Réveil progressif de la mémoire. Hier soir, à La Guardia, au débarqué de l'avion de Paris, la chaleur asphyxiait déjà. Dans l'aéroport, les douaniers étaient les seuls à ne pas suffoquer. L'habitude. Les uns distraits, les autres tatillons, ils déroulaient flegmatiquement leur petite routine : contrôle du passeport, des vaccinations, des valises, inspection des dents, examen sous toutes les coutures des pages épaisses du visa – « *Bertrand de Beauvoir Simone-Lucie-Ernestine-Marie, née le 9 janvier 1908 à Paris* ». Quand le dernier d'entre eux a enfin apposé le tampon salvateur, « *US Immigration, 25 janvier 1947* », elle s'est dépêchée de soulever son unique bagage, une petite valise à soufflets, et a filé vers la sortie.

Mais elle transpirait toujours autant, une demi-heure plus tard, au moment où la voiture de la déléguée de

l'ambassade a passé le pont de Brooklyn. Cette fois, elle a incriminé les mauvaises nouvelles, ce que la diplomate venait de lui apprendre : à peine six conférences à donner en trois mois de séjour. Quant aux rendez-vous avec la presse, quasiment aucun. On avait saboté sa tournée.

La voiture a quitté le pont, s'est engagée au fond des premiers canyons d'immeubles. Pendant quelques minutes, elle a mieux respiré. L'étrange beauté de la ville, peut-être, les cataractes d'électricité qui tombaient sur les avenues, les automobiles, les bus qui glissaient en silence sur l'asphalte du samedi soir, les milliers de néons multicolores. Puis la voiture s'est arrêtée devant l'hôtel et, sitôt dans le hall, la chaleur a recommencé à l'assaillir. C'est là qu'elle s'est dit : « Cette manie qu'ils ont, ici, de pousser le chauffage à fond. »

Elle était en eau. Et de la soirée, ça n'a plus cessé. Au restaurant et même ensuite, dans les rues de Manhattan, quand elle s'est débarrassée de la femme de l'ambassade pour partir à la recherche de Stefa. Partout, elle a étouffé. À la porte de l'appartement de son amie, bien sûr, quand elle ne l'a pas trouvée ; mais aussi dans l'ascenseur de l'hôtel, au retour, et dans les longs couloirs qui l'ont conduite ici. Si la fatigue et la déception ne l'avaient pas écrasée, elle n'aurait pas dormi de la nuit, tellement elle avait chaud.

Et maintenant, cette voix.

Car elle recommence. Elle ne profère aucun mot et cependant elle parle. Une voix muette. Absurde !

Absurde et pourtant vrai ; ce qu'elle dit – la même phrase que tout à l'heure – est parfaitement audible : « *Il m'arrive quelque chose – qu'est-ce qui m'arrive ?* »

Elle sort d'un rêve, sûr et certain. Mais quel rêve ?

Aucune idée. Sûrement un de ces cauchemars opaques qui la harcèlent à peu près toutes les nuits.

Vite, se réveiller pour de bon. Ouvrir les yeux, allumer la lumière. Voir clair, vite !

La pièce surgit du noir. Une chambre. *Sa* chambre. Hôtel *Lincoln*, 8^e Avenue, Manhattan.

Et tout s'explique : New York, enfin ! Trop d'impatience, ces derniers mois. Trop de temps à attendre l'Amérique.

Se rendormir, c'est tout ce qu'il y a à faire.

Mais pas moyen. Quelle heure est-il ?

À nouveau, le commutateur électrique. Puis la montre. Cinq heures du matin. Nuit trop courte, comme toujours.

« Qu'est-ce qui m'arrive ? » s'obstine malgré tout la voix.

Elle replonge la pièce dans le noir : pas la peine de se creuser la tête. Ce qui lui arrive, c'est la même chose qu'il y a dix-huit mois. Et ça tient en trois syllabes : Dolorès.

*
**

Dolorès le cauchemar, Dolorès comme son nom l'indique, Dolorès-la-douleur.

Dire « Dolorès », c'est aussitôt se retrouver les nerfs à vif, à l'affût, nuit et jour, sans répit. Replonger dans la haine et les migraines, passer de la surexcitation à l'abattement, revivre les crises de larmes entre les quatre murs de la chambre – ne rien montrer, surtout, ne rien dire. Et passer indéfiniment de la détresse à l'espoir fou : « La Maudite va casser. Ou c'est Sartre qui va la plaquer. »

Mais il ne la plaque pas. Et elle non plus, ne casse pas. C'est même tout le contraire, plus le temps passe et plus il les rapproche : tous ces téléphones, entre eux, ces derniers temps, toutes ces lettres, ces télégrammes au-dessus de l'Atlantique. Et dire qu'elle habite ici, à cinq ou six blocs.

Elle ne fait sûrement pas de cauchemars, la Maudite. Elle ne sait rien de l'amertume des somnifères qu'on noie dans l'alcool, elle ignore ce que sont les réveils au goût de cendres.

Et Sartre qui se fait de plus en plus silencieux. Ou quand il ouvre la bouche, c'est pour dire qu'ils ont les mêmes désirs, Dolorès et lui, au même moment. Qu'il n'y comprend rien, que c'est un miracle, que ça ne lui est jamais arrivé.

À chaque mot qu'il lâche, douleur atroce entre les côtes, si étrange qu'il a fallu lui trouver un nom. Mais panne d'inspiration, c'est aussi ça, la jalousie, ça vous coupe vos moyens. Et le premier mot venu a fait l'affaire : « Coup au cœur ».

Il vaudrait mieux dire « *pang* », comme les Anglais. Ça claque à l'oreille, exactement ce que fait Dolorès-la-douleur : on se sent prise dans un sécateur et, *pang!* coupée en deux.

Le plus violent des *pangs* remonte à quelques semaines, le matin où Sartre a demandé : « Charmant Castor, quelles sont les dates définitives de votre tournée en Amérique ? – 25 janvier-24 avril. – Très bien, je préviens Dolorès. – Comment, Dolorès ? – Oui, elle va venir en France pendant ce temps-là... »

Il avait organisé un chassé-croisé dans toutes les règles de l'art. Et trop tard pour protester : les billets d'avion de l'une et de l'autre étaient pris, et ici – c'est

en tout cas ce que l'ambassade avait juré —, la tournée de conférences était déjà sur pied.

Dolorès va donc quitter Manhattan jeudi prochain. Elle reviendra en Amérique peu avant le 24 avril, date où le charmant, ou plutôt le gênant Castor, réembarquera pour la France. Que va-t-il se passer à Paris pendant ces trois mois ? Dolorès a entamé une procédure de divorce, certains murmurent que Sartre va l'épouser.

Si c'était la prophétie de la voix ?

*
**

« Mon charmant Castor... » Le refrain de Sartre, ces derniers six mois.

L'autre, la Maudite, il l'appelle Dolorès. Mais pour elle, jamais de Simone. Il s'en est toujours tenu à Castor, le surnom que lui donnaient les copains de leur bande, du temps qu'ils préparaient l'agrégation de philo. Pour lui, même durant les huit ans où ils ont couché ensemble, elle a toujours été « Castor » ou « Le Castor », au masculin. Il l'accorde pourtant au féminin, « Le Castor est ravie. Le Castor est furieuse. » La différence s'entend à peine. Elle n'a jamais protesté. Androgyne, ça lui va.

Tant qu'elle ne dort pas, en tout cas. Il semblerait bien que la nuit, quand elle rêve, ça se passe beaucoup plus mal. Et que Simone s'aigrisse, par là-dessous, là où se forment les cauchemars. Elle récrimine, elle geint, mendie sa part d'amour, fait « la bonne femme », comme dirait Sartre.

Il ne faut pas la laisser faire, celle-là ; si on lui lâche la bride, on n'en finit plus. La seule solution, c'est de s'en tenir à ce qui a été arrêté il y a dix-huit ans, au

moment de l'alliance avec Sartre : être son étoile fixe, quoi qu'il arrive.

Seulement voilà : dans la vie de Sartre, nouvelle étoile. À présent c'est vers Dolorès que tout s'enfuit, ses paroles, ses pensées, ses rêveries. L'an passé, en exergue à sa pièce *Morts sans sépulture*, il a écrit : « *À Dolorès.* »

Pang. Et un peu plus tard « *À Dolorès* » encore, en exergue du premier numéro des *Temps modernes*.

Il ne l'avait pas prévenue, elle a découvert l'affront lorsqu'il était trop tard, le soir de la fête qu'on donnait pour la naissance de la revue. Quelqu'un a remarqué que ses joues s'étaient vidées de leur sang : « Le Castor va tourner de l'œil... »

Elle a entendu le chuchotement, ça a fouetté son orgueil ; elle a réussi à se rattraper à temps. Et s'est si bien contenue que de la suite – crise-de-larmes-cuite-cauchemars dans la petite chambre d'hôtel qu'elle occupe à l'année à Saint-Germain-des-Prés –, personne n'a rien su. Mais c'est de ce jour-là que la vie s'est transformée en une interminable rafale de *pangs*. Ceux qu'on voit venir, ceux qu'on attend. Ceux qui vous tombent dessus par surprise, alors que vous n'y pensez plus. Ceux qu'on provoque, aussi, les jours où on n'en peut plus d'être cisailée par la douleur du matin au soir et qu'on se réveille en frappant les murs de la chambre : « Mais qu'un dernier *pang* ait ma peau et qu'on n'en parle plus ! »

Il y a six mois, ça a bien failli arriver. Sartre et elle déjeunaient ; il paraissait tellement sombre, et ses silences étaient si lourds que la question est venue toute seule : « Franchement, à qui tenez-vous le plus : à Dolorès ou à moi ? » Et lui qui répond dans la seconde, comme s'il l'attendait depuis des semaines,

cette question : « Je tiens énormément à Dolorès, mais c'est avec vous que je suis. »

Le *pang*, ce jour-là, ce fut non seulement ce qu'il dit – la réplique d'un banal macho qui veut à la fois l'épouse et la maîtresse –, mais aussi le ton sur lequel il le dit : mêmes intonations métalliques qu'avec ses jeunes conquêtes, lorsqu'il avait décidé de les éloigner.

Elle s'est mise à fixer son assiette, la tête aussi basse qu'une gamine qu'on vient de mettre au coin. Et l'évidence, aussi limpide qu'atroce, a éclaté : Dolorès et lui, ce n'était pas une passade, mais une passion. Ces deux-là s'aimaient. Et Sartre n'avait pas fait de littérature, le jour où il lui avait avoué qu'il n'avait jamais vécu pareil miracle.

Miracle, rien que ce mot : où donc était passée sa magnifique raison raisonnante, son art de donner des réponses simples à tout ce qui fait énigme au commun des mortels ? Non seulement il n'y voyait plus clair mais il s'inclinait, se couchait devant le mystère, à plat ventre devant cette Dolorès qui avait réussi là où toutes les femmes avaient échoué. Défaite en rase campagne ; il s'était fait, tout bonnement, mettre le grappin dessus.

Et elle, Le Castor, naguère la plus jeune agrégée de philo de France, rejoignait pour la première fois de sa vie le troupeau des recalées.

*
**

La scène du restaurant, elle s'en souviendra jusqu'à la tombe, dans ses moindres détails. Le superbe poisson blanc qui s'arrondissait dans la faïence de son assiette ; son couteau et sa fourchette de métal argenté qu'elle a soulevés puis aussitôt reposés sur la nappe damassée : plus moyen d'avaler une bouchée. Lui, il

continuait de mastiquer tranquillement. Puis, comme elle ne bougeait plus, il a fini par s'inquiéter : « Ça va ? »

Elle a vaillamment répliqué : « J'ai avalé une arête. »

C'est à sa voix qu'il a compris que c'était grave. Un petit filet tout enroué, au lieu de ses habituelles intonations haut perchées. Il s'est levé, l'a prise par le bras, l'a emmenée chez lui, loin des regards ; et une fois là-bas, avec ce mélange de tendresse et de virtuosité verbale qui fait qu'elle en oublie, comme toutes les femmes, qu'il ressemble à un gnome, il lui a servi un peu de philosophie : « Simple question de mots, je me suis mal exprimé. Mais pour nous deux, vous le savez, seuls comptent les faits. Vous avez bien vu : jamais, au grand jamais, je ne vous ai abandonnée. Donc soyez-en certaine, jamais je ne vous quitterai. »

Elle a marché. Comme toujours.

Peu après, il s'est couché avec les oreillons. Ce qui a interdit toute nouvelle discussion. Il avait besoin de paix ; elle s'est précipitée pour barricader sa porte aux importuns.

Même ardeur, subitement, qu'à vingt ans. Un soir, malgré tout, les doutes ont repris leur maraude. Elle les a sèchement repoussés : « Je me fais des imaginations. Pas plus loyal que Sartre. Entre lui et moi, le pacte tient toujours. Notre alliance est indestructible, personne n'arrivera à la briser. Pas même cette garce. »

Et dans l'instant, les temps bénis sont revenus. Les jours heureux. Il y a de ça quoi ? Dix-huit ans, cet été magnifique où il n'avait pas cessé de lui répéter qu'ils portaient sur leurs fronts des signes jumeaux qu'ils étaient seuls à voir. Un jour, tout de même, elle remarqua qu'à tout bout de champ, il lorgnait d'autres femmes. Elle dut faire des cauchemars, déjà, ou une ou deux crises de nerfs, car c'est à ce moment-là qu'il

sortit de son chapeau l'histoire du pacte. « Vous et moi, on va conclure un bail de deux ans, renouvelable... »

Dans le feu de la jeunesse – sous le coup de la surprise, aussi – elle avait dit « Oui ». Sans réfléchir, sans s'aviser que, si l'on parle de pacte comme les diplomates ou les militaires, c'est qu'il y a risque de guerre.

Tout de suite, d'ailleurs, elle avait vécu dans la peur. Les cauchemars, les crises de nerfs avaient repris. Ils s'étaient pourtant promis une alliance éternelle : ils seraient l'un à l'autre « l'amour nécessaire », avait proclamé Sartre, et leurs autres attachements, des amours « contingentes ». À eux deux, ils allaient réinventer l'amour ; ils engageraient leur corps ailleurs sans jamais engager leur tête. À une seule condition : tout se dire.

Et si ça n'avait été qu'un tour de passe-passe, cette affaire du pacte ? Un effet de langage, une astuce pour justifier les pires trahisons ? Car Sartre, depuis le début, avait menti, sûr et certain ; ou pour le moins, il n'avait jamais tout dit. Enfin la contingence, dans sa philosophie et ses romans, c'était tout de même autre chose, de tellement plus grandiose ! Pas mieux placée qu'elle pour en juger : le roman qui avait fait de Sartre un homme célèbre avant guerre, cette *Nausée* qui lui avait tant coûté, elle avait été la première à le lire, sur manuscrit. Puis elle l'avait retravaillé dix fois avec lui, jusqu'à ce qu'il trouve un éditeur. Le seul point commun entre ce qu'elle vivait avec Sartre et la contingence philosophique – telle, en tout cas, qu'il l'avait mise en scène dans ce roman – c'était la brutale conscience d'être de trop dans un monde qui n'en avait rien à faire, des malheureux humains qui s'agitaient à sa surface. Exactement le sentiment qui l'avait saisie il y a six mois au restaurant, quand elle s'était mise à fixer son assiette de poisson : « C'est Dolorès, maintenant, l'amour

nécessaire, et moi, la contingente... Je suis devenue la femme de trop... »

*
**

Elle repousse les draps. Du même geste rageur qu'elle avait jeté sa serviette sur la table, au moment où Sartre l'avait saisie par le bras pour quitter le restaurant.

Inutile, il fait toujours aussi chaud. Et toujours aussi nuit. Le matin n'arrivera jamais. C'est sans lui qu'il faut s'extraire des ténèbres de la mémoire.

Seulement c'est de la poix, ces souvenirs. De la glu qui bouche toutes les issues. Et les plus douloureux d'entre eux sont aussi les plus flous. Toute cette avant-guerre – quand, au juste ? 1936, 37, 38 ? – où elle a commencé à voir clair : Sartre engageait son corps ailleurs à longueur de temps. Tandis qu'elle, presque jamais.

Ou bien elle choisissait de le faire avec des filles. Ses élèves, le plus souvent. Des gamines qu'elle fascinait et qui se jetaient à son cou. Elle se laissait faire et s'arrangeait pour que les petites, un jour ou l'autre, finissent dans son lit à lui. Ainsi, elle savait avec qui il couchait. Et comme ils se disaient tout, elle savait même comment.

C'est ainsi que le pacte s'est transformé. L'alliance fondamentale, la fusion des esprits, la mise en commun des ambitions, le serment d'assistance pour le meilleur et pour le pire ont perduré. Mais les corps, eux, se sont définitivement désunis – pas une grande perte, d'ailleurs, ils n'y avaient jamais trouvé leur compte, ni l'un ni l'autre.

Ou alors ils ont continué de s'unir par truchement, à travers le corps de toutes ces « contingentes » qu'elle

rabattait pour lui. Non sans mal, d'ailleurs : Sartre, parfois, tombait amoureux, mais la fois suivante, pas du tout ; il fallait assurer les roulements, prendre en main les ruptures – très compliqué, il arrivait qu'il y ait deux, voire trois filles en concurrence ; il y avait aussi les gamines auxquelles elle s'attachait, comme Nathalie, l'ex-élève qui vit maintenant à Los Angeles. Toute une toile d'araignée qui exigeait une concentration constante. De loin en loin, pourtant, de terribles *pangs* lui déchiraient déjà la poitrine. Et de nouveaux cauchemars, souvent, venaient fendre ses nuits.

D'un de ces trios, un jour, pour tenter de s'en sortir, elle a fait un livre, *L'Invitée*, un roman qu'on s'est arraché pendant l'Occupation. Mais à la Libération, la gloire a fondu sur Sartre et de gros essaims de filles se sont mis à bourdonner dans son sillage. Elle s'est malgré tout accrochée au dogme : « Ces idiots, rien que des contingentes. Je resterai quoi qu'il arrive l'amour nécessaire. » Et elle a continué à gérer le cheptel.

L'enfer, déjà. Cependant, en cette nuit qui n'en finit plus, ça semble le paradis : à l'instant où la Maudite est entrée dans la vie de Sartre, les contingentes ont quasiment disparu. Il n'y en a eu que pour Dolorès. Il fallait le voir, après son premier voyage à New York, l'époque où elle refusait de lui céder. Au lieu d'écrire, il rêvassait, pianotait. Ou alors il lui composait des poèmes – Sartre, des poèmes... Puis le mal s'est aggravé ; en pleine période de restrictions, il a remué ciel et terre pour trouver le prétexte et l'argent qui lui permettraient de retraverser l'Atlantique. Il s'y est si bien pris qu'il est arrivé à ses fins, il est reparti. Et cette fois, sa proie ne lui a pas échappé.

C'est à deux pas d'ici qu'il l'a conquise, elle le sait : il lui a tout dit. Mais sitôt son récit terminé, il a mis

sa prodigieuse imagination stratégique au service d'un nouveau but : la maintenir à distance, elle, le « charmant Castor ».

Son mouton noir, oui ! Toutes ces complicités qu'il a nouées dans son dos, depuis quelque temps, toutes ces nouvelles toiles d'araignée où elle n'est pas. Sinon, peut-être, pour s'y retrouver piégée. Car ce n'est plus Sartre qui est aux commandes, mais l'autre, la Maudite. La preuve : le programme de la tournée. Il a chargé Dolorès de l'organiser. Elle l'a trahi. Et lui, cet imbécile, il n'a rien vu.

*
**

Enfin un peu d'air. D'où ça vient ? C'est comme le reste, pas moyen d'y voir clair. Mais ça fait du bien, ça endort.

Nouvelle séquence de somnolence, suivie d'une autre dérive à fleur de conscience. Puis, tout aussi fatalement, d'une plongée dans les ténèbres d'où réémerge, obstinée, la voix muette.

De temps à autre, elle change de forme. « *Quelque chose est en train d'arriver.* » Un avertissement. Mais toujours la même question : de quoi ?

Qui pourrait répondre ? La psychanalyse, oui, fabuleuse découverte... Seulement c'est pour les autres, tout ça : lorsqu'on a son médecin des âmes personnel et qu'il s'appelle Sartre, inutile d'aller frapper à cette porte-là. D'autant que les psychiatres ne livrent jamais rien de leurs états d'âme tandis que Sartre, en retour des siens, lui détaille ses propres tourments. C'est quand même autrement passionnant. Sauf qu'il est de plus en plus fuyant, depuis Dolorès.

Mais comment renoncer à lui parler ? C'est comme l'alcool, ça fait tellement de bien. Sur le moment, en

tout cas. Comme les lettres, quand ils sont séparés : le temps de les écrire, la douleur s'enfuit, plus de *pangs*, la seule maîtrise des mots. Les mots : la Maudite, qu'est-ce qu'elle y connaît ? Que sait-elle de leurs ressources secrètes, de leurs pièges, de leur force manœuvrière, de leur puissance d'ensorcellement ?

Justement : écrire à Sartre, c'est ce qu'il faut faire aujourd'hui, au lieu de perdre tout ce temps à gamberger entre des draps noyés de sueur. Se lever ; et la phrase échappée du cauchemar, la consigner sur une feuille de papier, puis lui demander son avis. Si quelque chose d'essentiel se cache là-dessous, il le verra. Et trouvera, c'est tout aussi certain, l'interprétation qui apaise, le conseil qui aide à vivre : le don qu'il a pour ces choses ... Il y a quelques semaines, tiens, le jour où ce fut le fond du fond – en plus de la Maudite, ce roman qui n'avait pas marché, ce traité de philo qui n'avait intéressé que les spécialistes, et le bouquet, cette pièce de théâtre qui venait de faire un bide –, il a suffi de lui bredouiller quelques mots, de ceux qu'on a dans ces cas-là, pour que Sartre éclaire l'avenir.

« J'ai envie d'écrire ma vie, lui avait-elle dit. Mes confessions, mes mémoires, quelque chose comme ça... Pour commencer, je pourrais me demander : qu'est-ce que ça veut dire, pour moi, être une femme ? »

À quoi Sartre avait rétorqué : « Vous pensez ainsi parce que vous êtes une femme... Tout de même, vous n'avez pas été élevée de la même façon qu'un garçon : il faudrait y regarder de plus près. »

Lumineux ! L'éducation des filles, leur artificielle prédestination... Soudain, tout a pris sens, comme chaque fois que leurs esprits se mettent à l'unisson pour déchiffrer le monde. Ils se sont dévisagés en silence ;

Sartre ne disait plus rien, elle non plus, sa pensée galopait.

Il laissait faire, tirait à petites bouffées sur sa pipe, attendait patiemment la suite, qu'il connaissait déjà : la voix éraillée de son Castor, d'un instant à l'autre, allait inonder la pièce d'un flot ininterrompu d'idées déjà parfaitement articulées. Et ça n'a pas raté : « Les femmes, oui, bien entendu, question centrale, mon conditionnement. Réponse : la sociologie, l'étude des mythes. Démontrer que les femmes naissent, grandissent et meurent en créatures aveuglées par les montagnes de représentations forgées par les mâles aux fins d'affirmer leur toute-puissance et de mieux les soumettre à leur empire... »

Ça a duré une petite heure. Et dès qu'elle eut fini de parler, Dolorès lui était complètement sortie de l'esprit. Mieux encore : le lendemain, elle était à la Bibliothèque nationale, à compulser jusqu'à la nuit des monceaux de volumes en prévision de ce qu'elle avait appelé, avant de quitter Sartre, « mon livre sur les femmes ».

Cette belle fièvre n'a duré qu'une semaine ou deux. Bizarrement, une autre obsession l'a aussitôt chassée : son voyage en Amérique. Elle en tremblait, maintenant, chaque fois qu'elle en parlait. Quelqu'un le lui a dit ; elle se souvient maintenant qui, son confident des jours de larmes, le sculpteur Giacometti. Il l'avait croisée sur le boulevard Saint-Germain et lui avait trouvé les joues en feu et les yeux trop brillants. Il l'a longuement scrutée, puis il l'a saisie par le bras : « Attention, Castor, quand vous serez là-bas. Ne vous laissez pas séduire par un de ces malabars ! »

Ça l'a heurtée : « Qui, moi ? Vous me connaissez, qui voudrait de moi ? » Giacometti n'a rien dit, il s'est borné à resserrer sa poigne sur son bras. Elle s'est